

Libertés des miroirs

Il sera question du reflet dans ces quelques lignes, du reflet signalant la clôture et la séduction de libertés.

SERGE ARNAULD

Vous avez observé les barrières bétonnées des bassins aux Bains des Pâquis. (Gardez-vous le souvenir de la page 24 du *Journal des Bains* n°6, montrant le superbe dessin de Mauro Carraro ? Reflets «réels» des barres en ciment et reflets «transposés» par les trois petits bateaux en papier plié de la Mouette qui passe, côté cour.) Vous avez admiré ce qui semble être une prolongation imprécise des piliers en profondeur. Une profondeur à la fois immatérielle eu égard aux barres en ciment et intellectuelle lorsque l'artiste transpose un vrai bateau en petits pliage de feuilles flottantes. Peut-être, avant de remonter l'escalier conduisant à la jetée, avez-vous remarqué deux miroirs en inox, de chaque côté, à la droite et à la gauche de la rotonde, des emplacements naguère fréquentés selon la séparation des sexes. Il y a des miroirs horizontaux et des miroirs verticaux d'un côté et de l'autre. Vous avez découvert en un coup d'œil ce qui vous semble être une projection de vous-même, furtivement, ingénument ou alors plus longuement vous êtes-vous tenu(e) debout en face du miroir, tout dépend du caractère de chacun(e). Etiez-vous seul(e) pendant un instant, aimiez-vous ressentir des présences autour de vous ? Peu importe... Une perception d'irréelle profondeur dans l'eau, une idée de soi dont vous avez accepté la tromperie. Vous savez comme moi en effet qu'il s'agit d'une image virtuelle que vous emporterez dans votre souvenir embellissant ou dans la morsure d'une mémoire de la laideur momentanée que vous inspire votre personne. Vous ne pensez pas comme Descartes qui considère immédiatement l'inversion de l'image et fait de cet étonnement sa «réflexion».

Il existe également une jouissance intérieure du reflet. Le plaisir de celui qui vit et le plaisir de celui qui voit. Dans le premier cas, vous vous reconnaissez sans hésitation lorsque vous ne vous voyez pas. Un exemple. Avez-vous une baignoire ? Avez-vous un robinet d'eau chaude ? Vous n'êtes pas endormi(e) dans l'eau, vous parvenez à ne penser à rien, à demeurer là comme un nageur qui fait momentanément la planche, sans aucun mouvement, avec cette opportunité de pouvoir réchauffer l'eau quand le corps l'exigera. Vous ne songez nullement à la poussée d'Archimède, au poids du volume d'eau déplacé (implicitement à votre pesée sur la balance). Vous êtes le portrait du bonheur de vous-même ; je ne m'autorise pas à vous remémorer l'histoire biblique de *Suzanne au bain* dont le reflet dans la psyché des deux vieillards voyeurs est l'expression de leur convoitise et de leur propre honte (livre biblique de Daniel, chapitre 13).

A la plage, vous vous étendez quasi nu(e) au soleil et vous attendez ou vous guettez l'ombre selon l'endroit où vous vous êtes installé(e). Vous ne pensez ni à Copernic ni à Galilée, à la place d'un astre central et à la rotation des planètes, vous ne vous étonnez pas de la vitesse de la lumière. Vous demeurez dans un état entre veille et sommeil, qui paraît se nommer *le repos* ; vous serez avisé(e) du réveil dès que vous percevrez la fraîcheur de la température ambiante.

Ce bonheur de soi-même est ressenti hors de toute pensée, il nous est donné comme un reflet de l'innocence. Et le repos qui vient d'être évoqué est comparable à la paix des morts, ce que l'on imagine être «la vie» des défunts, le

reflet en nous des morts lorsque leur ombre survient.

Ces instants de bonheur et de repos sont à mon sens une préfiguration de ce qui est exprimé par Paul dans sa lettre aux Corinthiens XIII/12 : «Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu.»

Dans *Les Métamorphoses*, Ovide décrit le miroir du désir par le reflet'. La mère de Narcisse conçut avec le fleuve Céphise un enfant digne d'être aimé des Nymphes. Elle vint demander au devin Tirésias si son fils vivrait longtemps. Il lui fut répondu : «S'il ne se connaît pas». Il est dit par le poète que Narcisse faisait naître le désir autour de lui ; mais sa beauté cachait un orgueil si dur que ni jeunes gens ni jeunes filles ne purent le toucher.

Cet orgueil est un symptôme antique et toujours actuel. Ovide écrit ces vers qui nous parlent de la formidable attraction du JE dans tous les temps : «Là le jeune homme, qu'une chasse ardente et la chaleur du jour avaient fatigué, vint se coucher sur la terre, séduit par la beauté du site et par la fraîcheur de la source. Il veut apaiser sa soif ; mais il sent naître en lui une soif nouvelle ; tandis qu'il boit, épris de son image, qu'il aperçoit dans l'onde, il se passionne pour une illusion sans corps ; il prend pour un corps ce qui n'est que de l'eau ; il s'extasie devant lui-même ; il demeure immobile, le visage impassible, semblable à une statue taillée dans le marbre de Paros. Etendu sur le sol, il contemple ses yeux, deux astres, sa chevelure digne de Bacchus et non moins digne d'Apollon, ses joues lisses, son cou d'ivoire, sa bouche gracieuse, son teint qui à un éclat vermeil unit une blancheur de neige ; enfin il admire tout ce qui le rend admirable. Sans s'en douter, il se désire lui-même ; il est l'amant et l'objet aimé, le but auquel s'adressent ses vœux ; les feux qu'il cherche à allumer sont en même temps ceux qui le brûlent. Que de fois il donne de vains baisers à cette source fallacieuse ! Que de fois, pour saisir son cou, qu'il voyait au milieu des eaux, il y plonge ses bras, sans pouvoir s'atteindre ! Que voit-il ? Il l'ignore ; mais ce qu'il voit le consume ; la même erreur qui trompe ses yeux les excite. Crédule enfant, pourquoi t'ob-

stines-tu vainement à saisir une image fugitive ? Ce que tu recherches n'existe pas ; l'objet que tu aimes, tourne-toi et il s'évanouira. Le fantôme que tu aperçois n'est que le reflet de ton image ; sans consistance par soi-même, il est venu et demeure avec toi ; avec toi il va s'éloigner, si tu peux t'éloigner.»

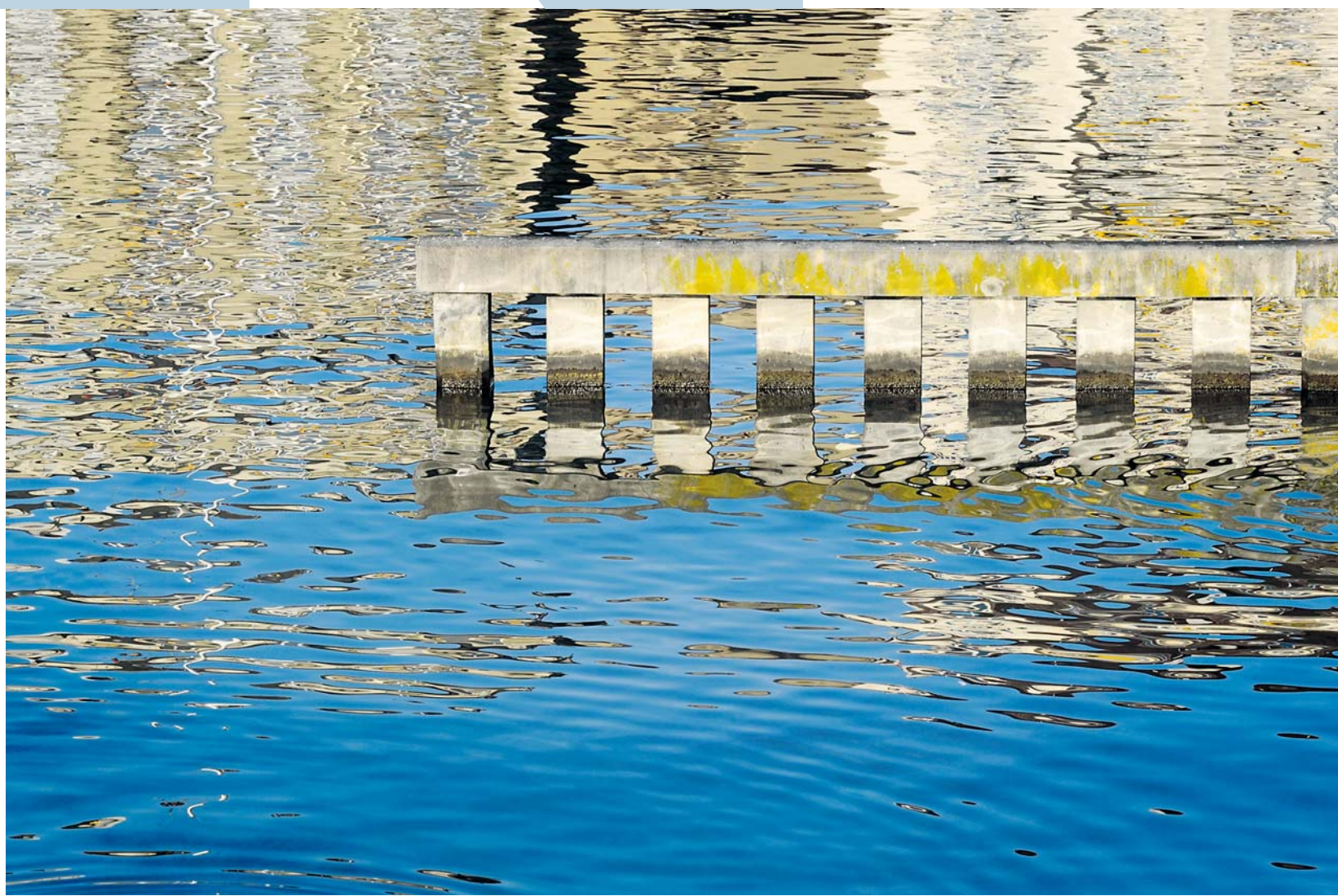
Cette dernière injonction induit les mots de la fin : «Si tu peux t'éloigner». Est-il si difficile de s'oublier en «partant» ? Non, nous vivons dans notre reflet, par notre reflet, avec ce souci du JE, avec cette excitation que provoque ce JE que nous ne connaissons pas dans la conscience d'autrui qui croit l'appréhender ou l'inventer.

Nous savons aussi que le reflet est imprévisible, qu'il est faussé, qu'il trouble plus qu'il n'apaise. Nous constatons qu'il y a un enfermement de libertés dans cette relation de soi à soi et de soi à l'autre. Tirésias l'a prévu, il nous a prévenus. Comment s'échapper de là ? Par cette chute dans le bonheur, cet accès au repos : l'intimité qui rend unique. Sagesse promise aux philosophes de l'Antiquité qui la nommaient ataraxie.

¹ Ovide, *Les Métamorphoses*, traduction de Georges Lafaye, Folio classique n°2404, Gallimard, 1992, p. 120.



Dessin Mauro Carraro



Photographie Fausto Plucchinotta